

MICHEL LEIRIS

LA RÈGLE DU JEU

II

FOURBIS

nrf

GALLIMARD

15,24

© **Editions Gallimard, 1955.**

Extrait de la publication

MORS

« Rideau de nuages. »

J'ai toujours réagi fortement à cette expression — évocatrice d'un espace scénique élargi aux proportions de l'infini — quand je la lisais, marquant la césure entre deux tableaux, dans le livret d'une œuvre de Wagner ou de tout autre musicien attaché comme le fut l'illustre ami de Nietzsche à mettre l'opéra au service d'une mythologie. Reprenant — plus tôt, peut-être, que je n'aurais pensé — un écrit que j'avais (pour des raisons, disons en gros : de pessimisme, afin de n'y plus revenir) décidé de laisser un temps X en sommeil, c'est à ce « rideau de nuages » que je songe, figure d'une nébulosité tirée devant la vue comme pour signifier doublement l'interruption de la durée : rideau qu'elle est, d'abord, de toile peinte ou de gazes presque transparentes superposées comme les volants d'une jupe de tulle; image vague, ensuite, suggérant le chaos qui est la négation du monde temporel et spatial où règnent nos coordonnées.

Rideau de nuages. C'est ainsi que se présente parfois le rideau des paupières lorsque, dormant encore, on est déjà pour s'éveiller. Comme un manteau d'Arlequin ou autre cache de théâtre aux poulies de commande si rouillées, poussiéreuses ou plâtrées de toiles d'araignées qu'il faudrait pour le manœuvrer un vrai *deus ex machina* plutôt que d'ordinaires machinistes, un voile informe continue à couvrir notre conscience et notre vue et c'est un authentique rideau de nuées — aussi opaque et aussi vague — que constitue alors cette taie tantôt rougeâtre tantôt plus obscure dont nos paupières nous paraissent intérieurement doublées quand nous avons les yeux fermés. Force immense, semble-t-il, qu'il faudra déployer pour passer de la première ébauche d'une reprise de soi à un rassemblement entier, lorsque — après les trois coups frappés on ne sait où par le mystérieux régisseur qui veille au recommencement quotidien de l'action — la rampe

de ce que nous persistions à recéler de vivant s'est non moins mystérieusement allumée; angoisse, sitôt tiré du noir par ce signal, de se sentir pétrifié, redevenu presque conscient mais sans contrôle sur des membres inanimés, ossements épars attendant un jugement dernier; désespoir, sans cri qui vienne l'atténuer, de jamais émerger de ce matelas de sommeil confondu avec le matelas matériel — lui-même épais et floconneux — sur lequel la nuit, avec nous, s'est allongée; avènement brutal, enfin, nous arrachant à ces affres quand (sans qu'on sache comment pareille vapeur aux rouleaux étouffants a pu, d'un coup, se dissiper) l'on se trouve les yeux dessillés. Seuil, donc, assez déplaisant à franchir que celui de l'éveil, chaque fois que ce retour exige que nous restions ainsi lucidement suspendu dans les limbes durant un temps indéterminé. Incubation dans la pénombre, attente anxieuse avant l'évanouissement des brouillards ou le retrait soudain du rideau comme quand, par exemple, arrive après une période de confusion et de torpeur l'éclaircie qui fait qu'on se met à écrire, poussé aussi par quelque chose qui demeure étranger bien que cela soit intérieur, et moyennant un saut dont nous ne sommes jamais assurés qu'il pourra s'accomplir parce qu'il ne dépend que partiellement de notre volonté.

Il me faut donc remonter. Pas seulement de ce gouffre métaphorique : le sommeil dans lequel envie et faculté d'écrire peuvent s'enterrer pour une durée illimitée, mais d'un trou beaucoup plus positif : celui qu'un livre, dès l'instant qu'il a subi son avatar définitif en étant publié, creuse au plus intime de nous, à tout le moins quand il s'agit (comme c'est le cas pour le volume qui derrière moi s'est ainsi figé au début de l'été dernier) d'un ouvrage par lequel on s'était proposé moins de se définir d'une façon rétrospective que d'opérer son inventaire et de faire le point en vue de se dépasser. Sensation de vide, non seulement parce que nous nous sommes « vidés », très exactement, de ce que nous avons au cœur et dans la tête, mais parce que nous éprouvons avec acuité que, bien ou mal accueilli par les gens plus ou moins nombreux qui ont usé à le lire une part variable des loisirs que la société leur alloue suivant les positions qu'ils doivent à leurs chances respectives et à la nature des travaux auxquels — par vocation ou non — ils sont contraints de s'adonner, ce livre aura été pour nous un vrai geste dans le vide en comparaison de ce que nous avions espéré.

Un tel entassement de feuillets, qui n'est plus aujourd'hui que l'instrument d'une désillusion, avait pour but avoué de nous faire exister plus fort (pareille architecture dont nous avons été l'ouvrier et le matériau devant symétriquement aider à notre propre reconstruction); mais, ce livre une fois paru, l'on voit que bon ou mauvais, et même marquerait-il une étape dans notre marche vers un peu plus de lumière, la seule chose sûre est qu'il n'existe pas ou que — si nous faisons notre bilan sans nulle exagération romantique — il n'a d'autre existence que d'un livre venu s'ajouter à des milliers d'autres livres, meilleur probablement que tels d'entre eux mais « livre » quoi qu'il en soit et non cette projection quasi stellaire de nous-même par quoi nous avons pu croire que notre sort — comme magiquement — serait changé.

Avoir pour commencer essayé de prendre sa revanche sur une vie dont on n'était pas satisfait, en cherchant dans la conscience de cet échec un élément de réussite, une base pour réaliser dans un autre domaine quelque chose de moins insignifiant et que cela, puisqu'on n'y trouve qu'inconsistance au bout du compte, soit également manqué. Avoir ensuite voulu — fort de ce nouveau fiasco comme d'une liquidation — tenter sa chance une fois de plus dans cette vie dont, quoi qu'on ait pu faire accroire, on n'était point entièrement lassé et que cette autre tentative aboutisse elle aussi à l'échec, à la constatation péremptoire qu'il y a décidément un *manque* dans notre vie elle-même. Tel est le vide trop réel — l'effectif trou d'entre deux chaises — d'où, pour moi, il s'agit présentement de remonter.

Or, ces tâtonnements de pensée, il est de fait que c'est la plume en main que je les émets, — donc engagé déjà plus qu'à demi dans une récidive. Comme si après chaque déception, fût-elle littéraire, il n'était d'autre solution, j'ai dès longtemps pris mon parti de me remettre à écrire. Très simplement, cela ne démarre pas; ma confiance étant au plus bas, je piétine depuis des mois et des mois. Passant outre cette crise de confiance, ne dois-je pas avancer malgré tout et — dormeur mal réveillé qui se remémore ses rêves avant de se jeter dans la vie diurne — indiquer tout d'abord ce qui s'est déroulé derrière ce rideau de nuées qu'il me faut censément lever ou déchirer?

Il y a bientôt un an, dirai-je donc, je partais pour un voyage aux Antilles et c'est à l'automne dernier que j'en suis revenu.

Il est sûr qu'à beaucoup d'égards ce voyage m'a comblé : sites de bout du monde et commencement des temps, palmiers, arbres à pain, bambous, fougères arborescentes, bref, tous les accessoires énumérables d'un décor tropical que — sans me casser la tête plus longtemps et cessant d'achopper sur chaque idée et chaque mot — je n'hésiterais peut-être pas à qualifier de « féérique » si, toutefois, c'était vraiment de ce genre de souvenirs que j'avais envie de parler. J'aimerais, certes, aligner un certain nombre de phrases — et, si possible, de belles phrases — sur les splendeurs de ce voyage; m'exalter à partir de la riche provision d'images que j'en ai rapportée et, les étalant en éventail comme (mettons) les palmes d'un arbre du voyageur développant leur demi-cercle, tenter de raviver un peu ma veine poétique. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je suis quand même au fond du trou et commence à trop bien savoir que je n'en remonterai ni quand je le voudrai ni, surtout, de si tôt. Plus enclin, en tout cas, qu'à tout autre exercice à dénoncer les choses peu réjouissantes que j'ai vues là-bas : conditions déplorables de vie où se trouvent la majorité des gens de couleur, misérablement logés quant au plus grand nombre et sous-alimentés (quand ce n'est pas la famine ainsi qu'il en est pour tant de paysans d'Haïti); terres grasses de plaine, occupées par les cultures industrielles alors que les petits paysans végètent sur les mornes; arrogance des blancs créoles — ces blancs si souvent couleur de navet, tant le soleil pour la plupart (les femmes surtout) est chose scandaleuse dont le respect de soi aussi bien que l'hygiène ordonnent de se protéger et tant leur sang à presque tous est appauvri par la tendance endogamique dérivée de l'orgueil de caste — gens qui paraissent dans l'ensemble ne songer qu'à l'argent et garder une mentalité d'esclavagistes; cauchemar introduit par cet inepte préjugé de la hiérarchie des races, préjugé dont les plus anciens et les principaux responsables sont les blancs — qui craignent d'avoir un teint exagérément basané autant que de porter les stigmates de la plus infâmante des maladies dites « honteuses » — mais préjugé dont trop de descendants d'Africains témoignent dans leurs propres sphères (comme si tout être humain avait besoin de sentir au-dessous de soi une autre catégorie d'êtres qu'il ne prendrait aucun plaisir à pouvoir mépriser s'il ne les reconnaissait, au fond, pareils à lui); emprise généralement abrutissante du clergé et ténacité des superstitions; étroitesse

d'horizon dont souffrent les personnes assez éduquées pour regretter que l'insularité les tienne à l'écart du mouvement; pour la grande masse, insuffisance du nombre des écoles; différence des niveaux de fortune encore plus choquante là-bas que chez nous (car cela joue sur des espaces plus petits, où les contrastes sautent aux yeux); horreur d'une société au cloisonnement si marqué que riches et pauvres vont jusqu'à, effectivement, ne pas parler la même langue (puisque à la Martinique et à la Guadeloupe comme en Haïti le français est le parler des gens instruits et le créole celui des illettrés); oppression constante des petits par les grands, qui regardent la supériorité de leur standard de vie comme une marque de leur appartenance divine; ornière terrible d'incurie ou de mauvais vouloir d'où nulle réforme ou changement de régime n'a jusqu'à présent réussi à tirer l'administration de ces pays, dont il faudrait peut-être — en dépit de tous les lambeaux d'éden qu'on y peut rencontrer dans la nature et parmi les plus foncés au moins de ses habitants — regarder l'affreux passé d'esclavage comme le signe d'une vocation sinistre.

Rideau de nuages. Brise-bise.

Si je regarde vers moi, sans chercher plus que l'immédiat (et comme un qui, après un sommeil trop lourd ou trop agité, interroge d'abord son miroir pour être renseigné sur l'aspect plus ou moins altéré de ses traits), que vois-je?

Depuis un certain temps — et cela n'avait fait que s'accroître à mon retour des îles — je me sentais devenir sourd du côté gauche; pour saisir ce qu'on me disait, il me fallait parfois faire répéter, d'où le sentiment d'une coupure s'ajoutant à celui d'un déséquilibre (comme si l'une des moitiés de mon corps ne disposait plus du même appui que l'autre); cela m'a conduit, quand j'eus vaincu mon inertie et décidé d'en finir, chez un oto-rhino-laryngologiste qui m'a enlevé de l'oreille un gros bouchon de cérumen — de « cire humaine » — à l'aide d'un jet d'eau chaude. Puis, continuant à m'éprouver déficient même après avoir été débarrassé de cette demi-surdité, j'ai consulté mon médecin qui m'a trouvé le foie gros et m'a menacé de cirrhose. Comme, d'autre part, ma vue devenait défectueuse (surtout dans les moments de fatigue, après une soirée par exemple au cours de laquelle, sans m'enivrer, j'avais bu trop de vin ou d'alcool), ce même médecin m'a envoyé chez un oculiste, et ce dernier chez un opticien, de sorte que je porte maintenant des

lunettes pour lire — voire pour écrire — ce qui me donne, quand j'en suis affublé, une impression de pesanteur pédante qui m'agace; suite à la dite consultation, je fais aussi usage de « collyre bleu » contre la conjonctivite qui me marque aux paupières chaque fois — ou presque — que je me permets un écart. Souffrant enfin d'une gêne dans la nuque (courbature, sensation de dé clic à certaines heures et lors de certains mouvements), gêne que j'avais d'abord attribuée à une fausse position prise durant la traversée aérienne de la France à la Martinique, j'ai été radiographié il y a six semaines environ : il en est résulté une série de trois photographies — portraits partiels de moi en buste macabre de *poor Yorick* — montrant que je suis affligé d'arthrose (plus simplement, rhumatisme?) des premières vertèbres cervicales; me voilà donc aujourd'hui entre les mains d'un radiologue dont je subis le traitement bien qu'il ne m'ait pas caché que, mon mal tenant en somme à l'usure de mes os, je ne dois pas m'attendre à une guérison radicale (vu que, m'a-t-il laissé entendre avec de touchantes précautions, on ne refait pas ce qui, une fois, s'est défait). Tout cela, venu en avalanche de menus ennuis, sans gravité par eux-mêmes mais signifiant l'approche de la vieillesse; et cette alerte, quand j'eus décidé de me refaire au moins corporellement après une affaire de cœur, qui représente à mes yeux un échec bien que je sois arrivé au but qu'on se propose d'ordinaire dans ce genre de choses ou, plutôt, du fait même qu'atteindre un pareil but revenait, si j'ose dire, à enfoncer une porte grande ouverte (ce que je reconnus très vite mais ne m'avouai expressément qu'au bout de deux mois à peu près); du fait aussi que c'est n'avoir rien devant soi qu'être en face d'une fille si empressée à vous séduire qu'à vouloir, en chaque occasion, se modeler sur l'image qu'elle croit la plus propre à servir ses desseins elle n'est plus que mensonge et perd même toute existence, quelles qu'aient été les illusions à quoi prêtait sa couleur. Affaire qui se réduit objectivement à une simple séquelle de mon voyage aux Antilles et qui me paraît maintenant avoir été si miteuse et si décevante que cela, pour un peu, me ferait rire que d'employer à son propos le mot « cœur ». Inconvénients d'ordre physique, malentendu sentimental me sont donc tombés sur le dos en un laps de temps très restreint, comme si une sérieuse échéance à payer devait être la conséquence directe de ce voyage kilométriquement le plus lointain de

ceux que j'ai faits jusqu'à présent et comme si, d'un coup, je me découvrais changé en le taureau capable encore de réactions mais pour qui, déjà, sonnent les clarines annonçant le dernier tiers du combat, celui de la mise à mort.

Nuages bousculés. *Cirrus. Cumulus. Nimbus.*

Si je regarde au dehors, que vois-je? Est-ce moi seulement qui ai reçu ce qu'on appelle familièrement le « coup de vieux »? Est-ce la fraction d'humanité que je suis (fraction plus infime encore qu'une Antille et dont je voulais faire, la déguisant en « le Revenant des West-Indies », le pivot de tout un long poème dans le goût *Emigrant de Landor Road*), est-ce uniquement cet archipel — combien assujetti aux fluctuations marines! — de mots et de perceptions oscillant de nouveau entre sa table d'écrivain dans un appartement bourgeois du centre de Paris et son bureau d'assis, qui est entré — sans d'abord trop savoir de quoi il s'agissait — dans cet état marqué assez paradoxalement par un ralentissement (adjoint à une sorte de feutrage) de toute la personne, corrélatif au sentiment d'une accélération point encore tout à fait, mais sans doute cela viendra-t-il bientôt, vertigineuse dans l'écoulement extérieur du temps? N'est-ce pas le monde lui aussi — ce grand corps jamais entièrement endormi non plus qu'entièrement éveillé — qui s'avère frappé de vieillissement sans qu'on puisse se reposer sur l'idée que rien, au grand jamais, ne saurait bouger pour un somnambule de cette espèce? Gluant et piétinant alors que (comme on dit) « les événements se précipitent », faible de vue, dur de la feuille et la bouche bredouillante à force d'avoir tordu le vocabulaire dans tous les sens, ce monde dont je viens de visiter non loin des côtes américaines une partie où de franches merveilles n'empêchent pas l'existence de rester difficile, n'est-il pas aujourd'hui traversé de mauvaises rumeurs qui le parcourent de la tête au fondement, de l'orient à l'occident, et sur lesquelles se détache — issue de quelque lingua-phone aux sentences irrécusables même si le contenu en est absurde — la voix prédicante du vieux Truman proférant, sans l'ombre d'une ironie, la parole historique : *Je n'hésiterai pas, s'il le faut, à employer la bombe atomique pour le maintien de la paix?*

Mais si je suis fondé à parler d'une faillite dépassant ma propre personne et s'il est, à vrai dire, superflu de franchir l'Atlantique pour m'en trouver des raisons, un tour d'horizon

plus complet me force à préciser qu'il ne peut pas s'agir d'un vieillissement du monde dans sa totalité. C'est à la société au sein de laquelle j'ai grandi, à un mode singulier quoique déjà séculaire d'organisation des rapports humains que la déconfiture se limite. Aux yeux de millions d'individus appartenant à toutes les races la Chine par exemple, dès longtemps en mouvement, n'est-elle pas actuellement un lieu où, de jour en jour, *s'élargit la tache rouge de l'espoir* comme, un beau soir de Martinique, je l'entendais proclamer par le maire de Fort-de-France et député communiste Aimé Césaire s'adressant à tous les siens, au cours d'un meeting qui se tenait à ciel ouvert dans l'enceinte de la municipalité? Pendant une grande heure, avant *La Marseillaise*, puis *L'Internationale*, les haut-parleurs — dont les pavillons n'excédaient guère par leur diamètre les corolles de certaines fleurs qu'on peut cueillir là-bas — avaient diffusé joyeusement des biguines tandis que de tous côtés les auditeurs affluaient, isolés ou par petits groupes de parents ou d'amis, et parmi eux mainte femme vêtue d'une robe courte en étoffe légère, la tête coiffée du vaste chapeau de paille qu'on porte de préférence une fois le soleil couché ou au petit matin par crainte du « serein » et flanquée d'un bébé ou d'un très jeune enfant qu'il lui arrivera tout à l'heure d'élever à l'extrême bout de ses bras comme pour le présenter — signe de reconnaissance ou d'ovation (je dirais presque : d'oblation) — à l'orateur prenant appui sur la foule, et la foule sur lui, en un étonnant *crescendo* né du surcroît de chaleur que renvoie à celui qui parle la réaction des gens que son discours a frappés droit au cœur et qu'à son tour il leur renvoie sous la forme de mots encore plus chaleureux qui déterminent une nouvelle hausse de ton, montée constante en va-et-vient, jusqu'à l'apex de l'acclamation.

Ciel cotonneux. Cloisons de liège. Guipures.

Avec ce livre — où rêveries exotiques pas plus que souci d'un mieux-être social n'empêchent que je me réembarque, sans méconnaître que de plus en plus il trouve sa fin en lui et, peu à peu éclipsant mes autres préoccupations, devient raison de vivre quand il visait, originellement, à être moyen de m'éclairer pour une conduite plus cohérente de ma façon de vivre — la course folle que je mène (galop de rêve qui se galope sans bouger) n'est-elle pas « course à la mort »? Même si ce livre, arrivé à son terme, aboutissait à une découverte, cela sans doute se ferait si tard que je n'aurais plus le

temps de la mettre à profit. Et j'ignore même pendant combien d'années je resteraï capable de tout tirer ainsi de ma mémoire, comme à la force des bras ! Je dois faire face à cette vérité : plus ingrate que celle d'un savant procédant à des fouilles ou exhumant des documents, ma tâche ne pourra se poursuivre qu'au prix de difficultés accrues, — soit que les souvenirs déjà notés que je tiens en réserve aient perdu toute vertu quand le moment sera venu de les utiliser, soit que je n'aie plus, alors, l'acuité d'esprit suffisante pour les vivre à nouveau et, dans mes phrases, les faire revivre, soit même que, nageur qui se laisse couler, je renonce à tenir à jour mes notes et néglige maints faits susceptibles d'expliquer certains de ceux que j'ai précédemment consignés et qui, ainsi laissés à l'état de matériaux épars, demeureront — sans même atteindre à la dignité d'énigmes — des *choses* simplement posées, au hasard de ma route, d'endroit en endroit et dépourvues, quand j'aurai mis à tout cela le point final, du sens qui aurait pu les animer.

Quelques fautes que j'ai commises touchant des questions de détail ; une ou deux assertions sur lesquelles — vu les changements survenus durant un entr'acte qui ne s'est que trop prolongé — il me faut revenir si je veux n'être injuste à l'égard de personne ; un point enfin, que je suis aujourd'hui en mesure de préciser et de montrer sous un jour neuf. Dans l'attente de l'instant où j'émergerai de mon trou (et comme premier déblaiement pour me faciliter cette émergence car, à en croire le dicton, *Chaque chose en son temps*, de sorte que j'aurai aidé le temps si j'ai fait place nette en m'acquittant de ces menues mais ennuyeuses obligations), voilà quelle est la matière du travail d'ajustement par lequel je ne puis éviter de passer, malgré ma hâte d'en venir à quelque chose de positif.

M'apprêtant à partir pour les Antilles et voulant me familiariser avec le parler populaire commun à celles d'entre elles qui sont le but de mon voyage, je lis un ouvrage haïtien : *La Philologie créole* de Jules Faine, parue à Port-au-Prince en 1937. J'y trouve que dans le patois normand (auquel l'auteur estime que le créole a beaucoup emprunté) on dit « s'effants » au lieu de « ses enfants ». C'est donc une expression paysanne, sentant la blouse de fermier, que, sciemment ou non, mon père employait autrefois quand, mes frères et moi, il s'amusait à nous appeler « les éfants ».

Lors d'un récent passage à Paris, une amie anglaise qui faisait route pour la Sicile, me parle des *pubs* de son quartier, qu'elle juge les plus beaux de Londres, et me dit que si je viens dans ces parages j'y boirai du « Guinness »; comme je lui demande si, en fait de *stout*, le « Guinness » est vraiment meilleur que le « Bass », elle m'apprend que la maison Bass fabrique de l'*ale* et non pas du *stout*. C'est l'allure sévère du mot « Bass » qui, sans doute, me l'a toujours fait associer fallacieusement — si j'en crois cette amie — à un breuvage couleur presque de café noir; d'où ce malencontreux « *stout* Bass » auquel m'avait fait penser l'expression « boire un glass » évoquée à propos du verglas (chose d'hiver et de mauvais temps dont l'image se serait, du reste, alliée moins aisément à celle d'une bière plus transparente et plus dorée).

« Gaugé » et non « Gaucher », voilà quel est d'autre part — suivant une indication que mon frère m'a donnée il y a quelques semaines — le nom de l'avenue où se trouvait la villa que, deux étés consécutifs, nos parents louèrent à Viroflay. « Gaucher », « Gaugé » : quoique minime, ce décalage introduit un certain changement de perspective et ce n'est plus tellement le grincement — un peu chuintant — d'une pompe que j'entends (bruit ancien dont j'ai négligé de parler mais qu'évoque « Gaucher », vers lequel cette analogie avait peut-être dévié ma mémoire en la détournant de « Gaugé »); cessant de pousser des antennes dans le domaine de l'ouïe, le nom rectifié par mon frère appellerait plutôt — en raison d'une proximité effective entre les deux voies en question — celui d'une rue qu'un étroit passage nommé par nous la « ruelle » reliait, je crois, à l'avenue que nous habitions : la rue de la Saussaie, où il y avait (si ma mémoire, une fois de plus, n'est pas ici en défaut) une blanchisserie et qui contient dans son appellation même — dont fort longtemps je suis resté sans savoir qu'elle se réfère à un endroit planté de saules, autrement dit une saulaie — un relent triste de cuisine ou de buanderie, comme la vapeur de teinte indécise montant d'une sauce qui mijote ou du linge mouillé que presse le fer à repasser.

C'est encore une chanson des *Dragons de Villars*, dont je puis aujourd'hui restituer le texte authentique alors que je l'avais altéré quelque peu, en le citant :

Blaise qui partait
En guerre s'en allait...

écrivais-je; mais cette chanson, en vérité, commence par les vers suivants :

Blaise qui partait
En mer s'en allait
Servir un an la patrie...

ainsi que j'ai pu le lire dans une des quelques partitions d'opéras et d'opéras-comiques que ma sœur conserve dans sa maison de Nemours, avec toutes sortes de vieux programmes — souvenirs de ses soirées de jeune fille — et de magazines consacrés à l'art du chant.

Dans cette maison provinciale dont la toiture vient d'être refaite, car elle menaçait ruine, la chambre que j'avais décrite comme un capharnaüm a été rangée, paraît-il, et le piano mécanique enfin réparé. Lors d'une de mes dernières visites, ma nièce a tenu à me le faire écouter. N'aurais-je donc pas entièrement perdu mon temps en rédigeant les *Biffures* — puisque ma sœur et ma nièce, en décongestionnant la chambre et faisant arranger le piano (dans la mesure, du moins, où pareille chose était possible), avaient en vue de m'opposer sur ces deux points un affectueux démenti — et pourrais-je, sans marquer une exigence excessive, espérer constater un beau jour que moi aussi, sans m'en être même aperçu, j'ai fait de l'ordre en moi et mis quelque instrument délabré en état de se faire entendre, tel ce piano que je croyais à jamais silencieux mais qui maintenant parvient, quand on l'y pousse avec une suffisante obstination, à exhaler, par intervalles, des groupes d'accords saccadés?

« Tu es rouge comme un coq », « Tu es en nage » : objurgations de ma mère craignant que je ne me refroidisse quand j'avais couru trop ou joué en me donnant trop de mouvement.

Entre la Pointe Z'Oiseaux et Port-de-Paix, revenant par voilier de l'île de la Tortue, mes compagnons et moi nous subîmes, pendant des heures, l'espèce d'enchantement dont le verbe « être encalminé » rend compte avec plus d'éloquence que le substantif « accalmie », bien qu'il évoque dans notre esprit l'idée d'une action subie plutôt que celle de calme plat ou absence même de toute action. Torse ruisselant, les bacheliers durent y aller de leurs muscles, chantant et parfois heurtant rythmiquement le bordage avec leur rame tandis qu'un passager haïtien et sa femme — une Jamaïcaine point jolie mais gracieuse qui parlait le créole et l'anglais — battaient

eux-mêmes en cadence les planches du bateau pour les encourager.

Chevaux de bois martiniquais, mus à bras et tournant au son d'une clarinette ou d'une flûte, d'un tambour, d'une boîte à clous ou *chacha*, plus un gros bambou horizontal que des amateurs en nombre variable frappent avec de courtes baguettes. Conques de *lambi* dans lesquelles, en Haïti, j'ai vu des marins souffler pour appeler le vent. Tambours vodouesques du rite *rada*, incroyablement percutants. Coups de fouet et coups de sifflet qui renforcent la batterie dans les cérémonies du rite *petro* et que je n'ai jamais entendus sans songer — bien qu'y manquent les aboiements de chiens — à la chasse infernale de l'opéra le *Freischütz* que ses premiers adaptateurs français ont appelé « Robin des Bois » quoique cette diabolique histoire de balles fondues sur le coup de minuit n'ait rien à voir avec celle du hors-la-loi anglais. Balancements oratoires. Convulsions orchestrales. Tonnerre. Fragments de ce monde auriculaire auquel j'ai toujours été si sensible, pour l'agrément ou le désagrément.

Le 19 avril de l'année dernière — veille donc de mon quarante-septième anniversaire — me trouvant à Nemours chez ma sœur, assis à une table du jardin et feuilletant sa collection d'anciens périodiques et programmes mêlés à des menus de repas ainsi qu'à des cartons d'invitation pour des bals ou pour d'autres galas, je tombe sur un numéro de *Musica* datant de novembre 1906 et consacré à Jules Massenet, que mon père admira avec tant de ferveur (ce qui est l'un des motifs pour lesquels, en dehors de toute possibilité entre eux de vues communes sur la poésie, il se lia d'amitié avec Raymond Roussel, qu'il avait connu dès l'époque où celui-ci écrivait son premier livre *La Doublure* dont le héros est un acteur sifflé). Dans cet hommage à celui des musiciens français qui est le plus populaire sans doute mais malheureusement aussi l'un des plus, sinon le plus, vulgaires, je remarque un portrait de la cantatrice Lucy Arbell dans le rôle de Perséphone, d'une *Ariane* composée sur un livret de Catulle Mendès par le maître dont les mélodies faciles et le pathétique garanti des sujets auxquels il a fait appel ont chance de satisfaire encore un nombre appréciable de générations. Elle y est représentée debout, les mains chargées de fleurs devant son giron opulent, la tête aux longs cheveux tombants coiffée d'une sorte de casque et les oreilles couvertes par deux grands ornements de

métal qui sont des disques ouvragés et munis de pendeloques. Dans le chapitre, vieux maintenant de quelque sept ans, que j'ai placé sous le signe de l'épouse du roi des enfers, tout le passage relatif au nom de la déesse souterraine — passage dont la plus grande partie prend la forme d'une sorte de poème — m'a été, à n'en pas douter, suggéré par le souvenir perdu de cette photographie, ainsi que sa re-découverte récente me l'a fait toucher du doigt. Les éléments courbes ou spiralés que j'ai énumérés afin de rendre compte de ce que signifie pour moi « Perséphone » apparaissent en effet comme une suite indéfinie d'approximations par lesquelles j'aurais tenté, les avançant l'une après l'autre et n'optant pour aucune, de remplacer ces ornements circulaires d'oreille dont l'image s'était effacée (abstraction faite de ce vestige à peine perceptible de leur forme) et qui expliqueraient à eux seuls pourquoi la divinité dont j'ai qualifié le nom de « floral » — comme pouvait obscurément m'y engager la gerbe qu'on lui voit sur la photographie — me semble à tel point liée à l'univers auditif. L'un des deux bustes modern-style que mon père avait chez lui — et dont, à la page même où je lui reproche la platitude de goût qui lui permettait de s'enchanter des romances de Massenet, j'ai parlé dans mon premier essai d'explication dénudée de moi-même — portait, je crois, casque et ornements d'oreilles du même ordre, faits de bronze véritable (avec des jours résultant de l'entrelacement de motifs compliqués) alors que le buste était de terre cuite ou de plâtre colorié. Je me rappelle, par ailleurs, avoir entendu quand j'étais enfant dire de cette même Lucy Arbelle (généreuse, pourtant, de carrure si l'on en juge par sa photo en Perséphone) qu'on aurait cru, l'écoutant, qu'elle chantait « dans un verre de lampe »; mais quant à ce dernier détail, sauf référence ironique à ce qu'ont de tarabiscoté les lustres et autres appareils d'éclairage du temps de ma jeunesse, je ne vois pas qu'il soit à l'origine de quelque morceau que ce soit dans l'un quelconque de mes écrits.

Ainsi, au-dessous de la trame consciente de mon livre — celle qui est artifice dans la mesure où, préexistant nécessairement à chaque page que j'écris, elle lui imprime *ipso facto* un caractère d'objet fabriqué — court une trame que j'ignore ou dont je n'entrevois jamais que des brimborions au hasard d'une image ou d'une réminiscence. Cheminement souterrain, plus important sans doute que le parcours officiel

où tout (excepté, en l'occurrence, l'horaire) est prévu, jusqu'au pourboire destiné à récompenser le zèle (ici unilingue) du guide. Pèlerinage de lieux dits plutôt que de monuments, de lieux sans aucun signe spectaculaire pour diriger à leur profit l'attention et dont le nom, connu d'un certain nombre mais incompris de la plupart, reste le seul témoignage des événements réels ou fabuleux qui s'y sont déroulés. Lieux quant auxquels la question serait de savoir si, une fois les honneurs rendus à chacun de ceux d'entre eux que la chance m'aura fait repérer, je saisirai ou ne saisirai pas l'hiéroglyphe qu'inscrit peut-être, sur Dieu sait quel sol! l'itinéraire qu'ils jalonnent à eux tous, tels les reposoirs d'une sorte de voyage initiatique. Série, également, de points irradiant des forces et dont la présence en coulisse pose un autre problème qui, lui non plus, n'est pas indifférent : quelqu'un d'autre que moi, même dans le cas sans doute fréquent où je ne parviens pas à les tirer du secret, peut-il en percevoir du moins (hors de toute possibilité d'appréhension distincte) l'existence clandestine, de sorte que, le livre terminé, la suite de phrases qu'il aura lues lui apparaîtra comme un panorama dont les lointains arrière-plans, bien que presque invisibles, sont indispensables parce que — montagnes ou nuages, plaine ou mer — pour incompréhensibles qu'ils demeurent ils sont ce qui donne au tout sa profondeur vivante ?

Compte non tenu de ces images abolies sur quoi se greffent des liaisons cachées, génératrices d'une telle marge d'inconnu, il y a aussi — creusant en moi des trous comme le vide intime et obsédant que créait si souvent, dans mes rêves d'autrefois, ce disque de phonographe riche d'une musique merveilleuse mais que je n'arrivais pas à retrouver ou comme celui que j'essayais en vain de combler grâce à la découverte d'un objet, d'une chose extérieure quelconque à laquelle j'aurais pu m'accrocher ou m'appliquer tout entier — des lacunes positives dans mes souvenirs. Sans parler (il va de soi) de la masse infinie d'éléments vécus qui se sont effacés pour toujours alors même que j'en ai eu une claire conscience sur le moment, maintes expériences — un peu de réflexion doit me le faire tenir pour assuré — m'ont marqué à jamais bien qu'elles n'aient laissé en moi aucune trace en tant qu'événements. Ma mémoire procédant à la façon des livres scolaires où s'enseigne l'histoire, ce sont les éléments d'allure tant soit peu théâtrale qui y sont demeurés fixés, ceux qui — au détriment

d'éléments plus discrets quoique d'importance peut-être capitale — se recommandent surtout par leur capacité d'être mis en illustration. Batailles gagnées ou perdues, convocations de parlements, sacres, abdications et décervelages de souverains, levées de sièges, signatures de traités, excommunications, famines, jacqueries, découvertes de continents, grandes premières à la Cour, énonciations de paroles mémorables, tel serait donc, si mon histoire était l'Histoire, le genre privilégié de faits qui y viendraient en bonne page. N'empêche que dans la croissance et le déclin des nations comme dans le mûrissement et la décadence des cultures ce ne sont pas ces clous de pièce à grand spectacle qui sont les éléments déterminants. Des faits en apparence beaucoup plus humbles et sans commune mesure avec les figures des grands vainqueurs et celles, plus attachantes encore, des grands vaincus (l'émir Abd el-Kader, immortalisé par Horace Vernet dont on me fit voir autrefois l'immense tableau panoramique *La Prise de la Smalah*, Toussaint-Louverture ou le « Napoléon noir » popularisé par certains timbres-poste haïtiens à son effigie) représentent les véritables tournants et il n'est pas besoin, pour se convaincre de cette vérité, de faire appel à la philosophie de l'histoire non plus qu'à la sociologie, car il suffit de lire, par exemple, l'ouvrage où le commandant Lefebvre des Nouëttes — dont je ne sais trop s'il a servi dans la cavalerie, l'artillerie ou quelque autre arme attelée, sinon montée, d'avant la motorisation — établit qu'une modification technique dans la manière de harnacher les chevaux fut, dans le monde antique, l'un des facteurs décisifs de la disparition de l'esclavage (cette invention ayant permis d'employer la force animale à des travaux qui, jusqu'alors, exigeaient la main-d'œuvre humaine). Dans sa vie propre, que je pourrais regarder comme relevant tout au plus de la « petite » Histoire si un vent de mégalomanie s'enflait en moi tout à coup, des observations du même ordre pourraient être faites et il n'est pas douteux que des seuils tels que celui que j'ai franchi lorsque j'ai appris à marcher constituent des étapes bien plus considérables que certaine découverte qui, à distance, fait figure de révélation. Le goût que j'ai, comme tout un chacun, de l'image d'Épinal, joint au côté esthète en raison duquel je m'attache de préférence à ce qui fait joli et peut fournir la matière d'un récit, confirme sans doute la tendance naturelle de ma mémoire à retenir dans la somme prodigieuse de

MICHEL LEIRIS

Fourbis

Avide de formuler (au terme d'une recherche basée sur l'expérience vécue) un « savoir-vivre » où poétique et éthique se trouveraient fondues, Michel Leiris poursuit ici l'inventaire de souvenirs qu'il avait commencé dans *Biffures*, tome premier d'un ensemble intitulé *La Règle du jeu*.

Apprivoiser la mort, agir authentiquement, rompre le cercle du moi, tels sont les thèmes majeurs de *Fourbis*.

Paris et ses environs, divers points du sud de la France, l'Afrique, les Antilles, tels sont les lieux où s'agite le meneur de ce jeu. Par échappées, on le voit à son retour des îles s'émouvoir du malaise de notre civilisation occidentale, puis s'unir à ceux qui s'efforcent d'instaurer un ordre plus équitable, mais en définitive n'en pas rabattre d'une exigence à laquelle ne pourrait satisfaire un pragmatisme ennemi de tout abandon à la gratuité de ce qui est pure séduction.

L'ouvrage dont fait partie ce livre au titre indicatif d'une persistante incertitude est non seulement un essai autobiographique mais l'historique même de cet essai, car celui qui en est le pivot s'attache à ne jamais perdre de vue le temps triple de sa vie qui s'écoule, du monde qui bouge et des feuillets qui s'écrivent.

nrf



9 782070 238729



55-IX A 23872 ISBN 2-07-023872-5

Extrait de la publication